

## EXPOSITIONS REVIEWS

## NAGOYA / TOYOTA

## Aichi Triennale 2019

Divers lieux / 1<sup>er</sup> août - 14 octobre 2019

Faisant oublier les autres grandes manifestations estivales, comme le festival de Setouchi sur l'île de Naoshima, ou la deuxième édition du Reborn Art Festival sur la côte dévastée du Tohoku en 2011, l'actualité japonaise de l'été 2019 s'est polarisée autour de l'exposition rétrospective des œuvres japonaises censurées, intitulée *After «Freedom of Expression?»*, elle-même censurée pendant la Triennale d'Aichi.

Pour sa quatrième édition, la triennale internationale, qui s'étend à l'échelle d'une région autour de la ville de Nagoya (couplée avec la ville de Toyota), a réuni une équipe de commissaires dirigée par le journaliste et sociologue des médias Tsuda Daisuke. Le thème choisi, sous le titre *Taming Y/Our Passion*, se présente comme une réflexion sur les relations entre les flux d'informations et le positionnement émotionnel, et articule les trois dimensions du concept japonais *jo*, qui signifie à la fois émotion, information et empathie. La triennale s'annonçait ouvertement engagée et, pour la première fois au Japon, présentait une parité hommes/femmes parfaite, aussi bien chez les quatre-vingts artistes sélectionnés que chez les commissaires. Plus encore, la triennale reprenait une série d'œuvres censurées ou refusées dans l'exposition *After «Freedom of Expression?»*, notamment *Statue of Peace*, représentant une jeune femme de « confort » coréenne, ou des images mettant en scène l'empereur Hirohito par l'artiste Oura Nobuyuki, ou encore des cris d'encouragement et de soutien à la population de la zone de Fukushima par le collectif Chim Pom.

Deux jours après l'ouverture, à la suite des critiques de certaines autorités et sous la pression de menaces terroristes, cette section fut fermée, entraînant par solidarité le retrait d'œuvres d'artistes programmées parallèlement (à la date du 20 août, onze artistes avaient retiré leurs œuvres). Alors qu'est dénoncé un cas de censure caractéristique, d'autres insistent sur la mission de protection du public et des salariés. De fait, d'un côté, l'extrême droite a souvent usé de la menace pour interdire et déprogrammer des œuvres ; de l'autre, ces menaces sont réelles et ont, dans l'histoire japonaise, parfois été mises à exécution. Ainsi le directeur artistique de la triennale, Tsuda Daisuke, a-t-il été accusé de censure au moment même où il initiait sa triennale. Enflant sur les réseaux sociaux, la polémique est-elle devenue, en creux, l'illustration de la thématique de la triennale – le rôle de l'émotion dans la lecture des informations. Mais si on peut saluer une situation qui transforme une triennale d'art contemporain en un enjeu de débat national, il faut cependant regretter un effet d'amplification qui néglige les œuvres présentées dans leur singularité, leur spécificité et parfois leur grande réussite comme, par exemple, celle de Tania Bruguera (où, inversant le rapport de cause à effet entre la compréhension d'une information et la réaction émotionnelle, un gaz lacrymogène nous pousse à pleurer face au nombre de migrants morts pendant leur voyage), ou celle de Dora Garcia (qui subvertit fiction et réalité en introduisant dans le dispositif muséal des Roméo destinés à séduire les spec-



tateurs). Mêlant recherches d'informations et sensibilité au lieu, l'œuvre bouleversante de l'artiste singapourien Ho Tsu Nyen (*Hotel Aporia*) consiste en une série de séquences retravaillées de films de Yasujiro Ozu, aux visages gommés et aux mouvements flottants, projetées dans l'auberge où les kamikazes passaient leur dernière nuit pendant la Seconde Guerre mondiale ; dans l'une des pièces, un ventilateur démesurément agrandi se transforme en réacteur monstrueux, faisant glisser le quotidien japonais ozuïen en cauchemar de guerre. La démarche très juste du Japonais Dokuyama Bontaro révèle que les systèmes les plus coercitifs s'emparent de l'individu par la douceur et l'affectif : comme dans son film sur des personnes âgées taiwanaises qui chantent avec une émotion non dissimulée les chants nationalistes japonais du temps de l'occupation, ou sur ce cerisier dont les fleurs sont les bonbons qui ont accompagné le boom économique lié à l'arrivée du train à grande vitesse Shinkansen à Nagoya et dont le goût particulier reste cher au cœur des Japonais. Ou encore l'œuvre très « tendue » de Kato Tsubasa, qui a fait jouer l'hymne américain à un groupe de musiciens tous liés par des élastiques et des cordes, révélant à la fois la puissance du collectif et ses contraintes – *double bind*.

La triennale a su décliner les diverses dimensions de notre perception du monde actuel, invitant à apprivoiser ses passions en les mettant à distance, que ce soit par l'extériorisation comme dans *The Clothesline* de Monica Mayer (proposant au public d'écrire anonymement ses expériences de harcèlement sexuel, un sujet encore très tabou au Japon), par l'analyse (Taryn Simon), par la répétition et la fiction, comme chez Candice Breitz (*Love Story*, 2016), Anna Witt (*Sixty Minutes Smiling*, 2014), ou Wada Yuina (avec son dispositif *Baby Rental*), par la magie comme chez Alejandro Jodorowsky

De haut en bas / *from top*: Tadasu Takamine. « *NIMBY (Not in My Back Yard)* ». 2019. (Ph. Takeshi Hirabayashi) Bontaro Dokuyama. « *Synchronized Cherry Blossom* ». 2019. (Court. de l'artiste)

et sa *psychomagic*, ou encore par la puissance des arts plastiques et de l'illustration (The Center for Investigative Reporting) ou de la beauté esthétique, comme dans les pièces magistrales, représentant des explosions atomiques de Miriam Cahn ou de Fujiwara Aoi, ou dans l'installation délicate de Iwasaki Takahiro : un paysage urbain miniature présenté sous des cendres de déchets brûlés ou de décombres. Si tous les protocoles sont bons pour nous permettre de décrypter l'information, la polémique autour de la section *After «Freedom of Expression?»* en révèle les enjeux. À l'image du film de reportage, de l'artiste japonais engagé Takamine Tadasu, sur les manifestations à Okinawa dans une longue-vue dont précisément l'on ne peut rien voir à cause de la distance, les réactions étant modifiées selon notre position. Si des pièces fortes et engagées ont pu recevoir un très bel accueil, cette ouverture n'a pas su passer la barre des inquiétudes nationales et domestiques, comme le révèle la fermeture de la section des œuvres refusées de l'histoire japonaise.

Clélia Zemik



Overshadowing other major summer events, such as the Setouchi festival on the island of Naoshima and the second edition of the Reborn Art Festival on the Tohoku coast, devastated in 2011, the focus of Japanese news over the summer of 2019 has been the retrospective exhibition of censored Japanese works entitled *After «Freedom of Expression?»*, itself censored during the Aichi Triennale. For its fourth edition, the international triennial,